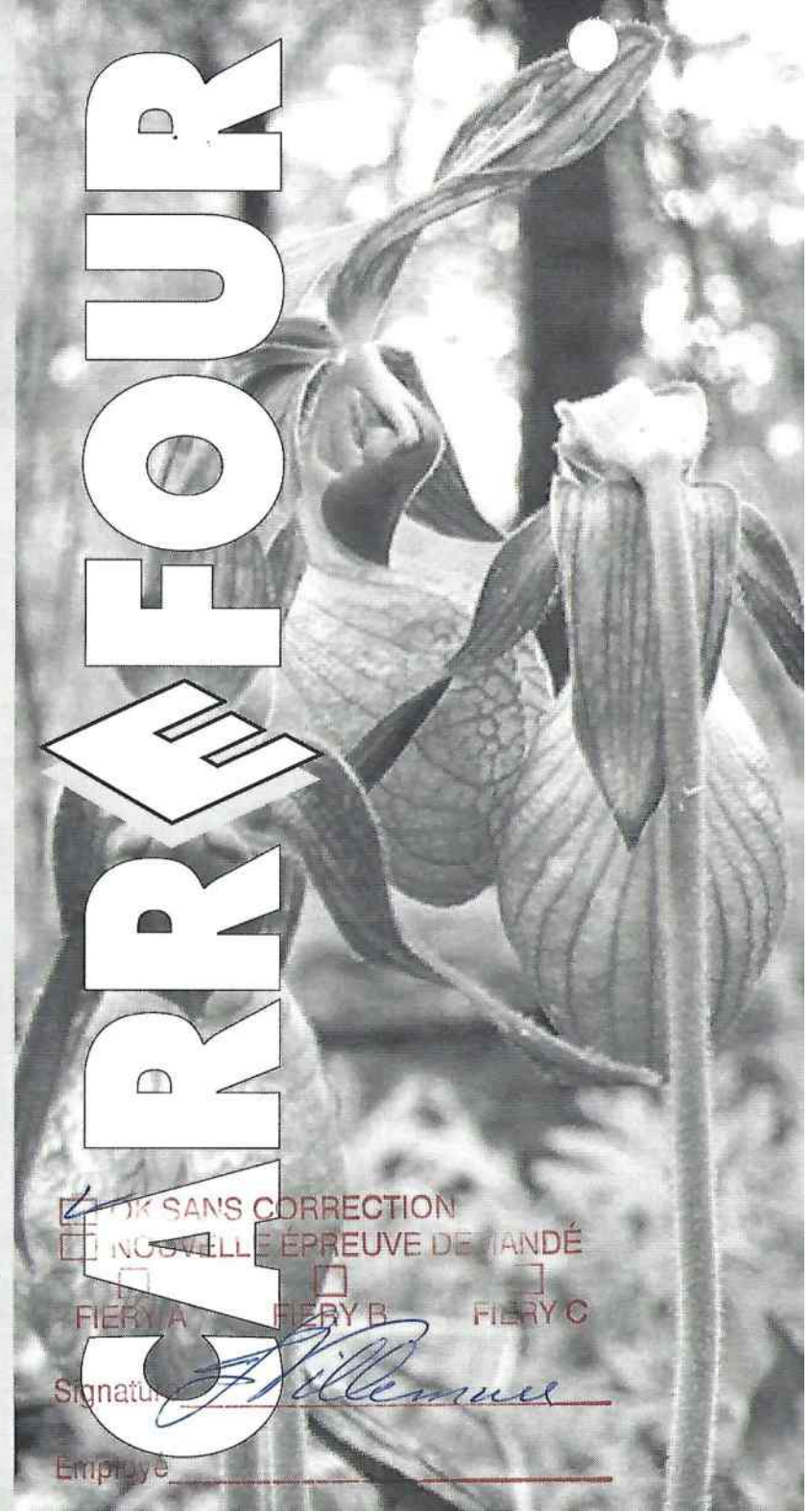




Carrefour N° 18, mai 2003

Édimac 2003



# CARREFOUR

- TRAVAIL SANS CORRECTION
- NOUVELLE ÉPREUVE DE TENDÉ
- FIERY A
- FIERY B
- FIERY C

Signature *A. Lillenne*

Employé \_\_\_\_\_



# CARRÉ FOUR

## Bulletin de l'Association des personnes retraitées du Cégep de Sainte-Foy

### Coordonnateur :

Fernand VILLEMURE

### Correction de texte :

Geneviève SOLASSE

### Sommaire :

En caravane allons à la cabane .....	1
<i>par Bertrand VALOIS</i>	
Distance standard .....	3
<i>texte recueilli par André PAQUET</i>	
Les déjeuners mensuels .....	5
Party de la non-rentree .....	5
<i>par Fernand VILLEMURE</i>	
Entrevue avec M. Cyrille-A. Deshaies .....	6
<i>par Claude POULIN</i>	
Les énigmes de Gilles .....	10
<i>par Gilles OUELLET</i>	
Mes kildirs .....	11
<i>par Fernand VILLEMURE</i>	
Souvenirs de voyages (11) .....	14
<i>par Jean-Marc OUELLET</i>	
Fraternité .....	17
<i>par Geneviève SOLASSE</i>	
Annonces et rappels .....	19
<i>par Fernand VILLEMURE</i>	

### Conception graphique :

Robert MUCKLE

### Mise en page :

Robert MUCKLE

### Impression :

Les Copies de la Capitale, sur Xerox Docutech

Les textes publiés n'engagent que leur auteur et non  
quelque autre responsable de l'Association.

## EN CARAVANE ALLONS À LA CABANE ...

par Bertrand VALOIS

Le 26 avril dernier, à 10h 35, les trente et une personnes inscrites étaient au rendez-vous. Le soleil, lui, nous a fait faux bond. C'est dans une espèce de nuage que nous nous sommes envolés vers la Sucrerie Blouin de l'Île d'Orléans. La condensation sur les vitres de notre autobus scolaire était telle qu'il nous a fallu faire un acte de foi et nous abandonner au professionnalisme du pilote. Ceux qui étaient présents à la même excursion il y a deux ans ont vite reconnu les lieux en descendant du céleste véhicule. Déjà, le char à bancs avec son merveilleux « team » à la blonde crinière nous attendait. L'intérêt du site, c'est évidemment la proximité du fleuve mais, au nuage de l'autobus a succédé le cocon doucement lumineux du brouillard qui nous permettait tout de

même d'entrevoir les grands glaçons blancs glissant sans bruit sur l'eau verte.

Comme d'habitude, des groupes se forment, on échange des nouvelles (comment as-tu passé l'hiver ?), on s'informe de la famille mais, cette fois-ci, on en vient vite aux événements qui nous inquitent tous. D'autres groupes arrivent qui vont fêter le temps des sucres avec nous.

Le rituel de la cabane à sucre est aussi immuable que son menu. On joue ensemble « au bon vieux temps » avec plus ou moins de conviction. Au milieu du brouhaha des voix et des éclats de rire qui se mêlent aux accords du chanteur-animateur de service on essaie de glisser quelques mots aux tout proches voisins de table. On fait aussi un effort pour fouiller



dans sa mémoire et essayer de retrouver les vieux airs appris jadis dans les albums de l'abbé Gadbois. Les jeunes des autres groupes se jouent des tours qui font éclater bruyamment leurs tablées et ils sortent régulièrement de la salle pour aller fumer une « touche » à l'extérieur. Puis, enfin, comme nous sommes tous affamés nous accueillons avec enthousiasme les serveurs qui distribuent leur soupe aux pois. Ils reviendront pour nous offrir la suite bien connue et désirée jusqu'au point final des crêpes dans le sirop. Le repas m'a paru avoir satisfait tout le monde, je n'ai remarqué aucun reste dans les assiettes.

On nous a aussi invités à danser le rigodon – je ne sais plus à quel moment précis – mais je pense que beaucoup ont dû se dire comme moi qu'il fallait d'urgence profiter de la retraite pour prendre des cours... Comme il se devait, le cérémonial s'est terminé joyeusement par un bon « sucrage » de bec avec la tire sur la neige. C'est vraiment pour moi le sommet de la célébration du sirop d'érable !

Tout cela était bien sympa, bien agréable et ... bien bruyant. Il faudrait peut-être qu'on se demande si on a envie de le répéter une quatrième fois... ■



## DISTANCE STANDARD

*Texte recueilli par un fureteur avisé, A. Paquet*

Encore une preuve que de très vieux trucs conditionnent les aspects les plus modernes de notre vie.

La distance standard entre 2 rails de chemin de fer aux US est de 4 pieds et 8,5 pouces. C'est un chiffre particulièrement bizarre.

Pourquoi cet écartement a-t-il été retenu ?

Parce que les chemins de fer US ont été construits de la même façon qu'en Angleterre, par des ingénieurs anglais expatriés, qui ont pensé que c'était une bonne idée, car ça permettait également d'utiliser des locomotives anglaises.

Pourquoi les Anglais ont construit les leurs comme cela ?

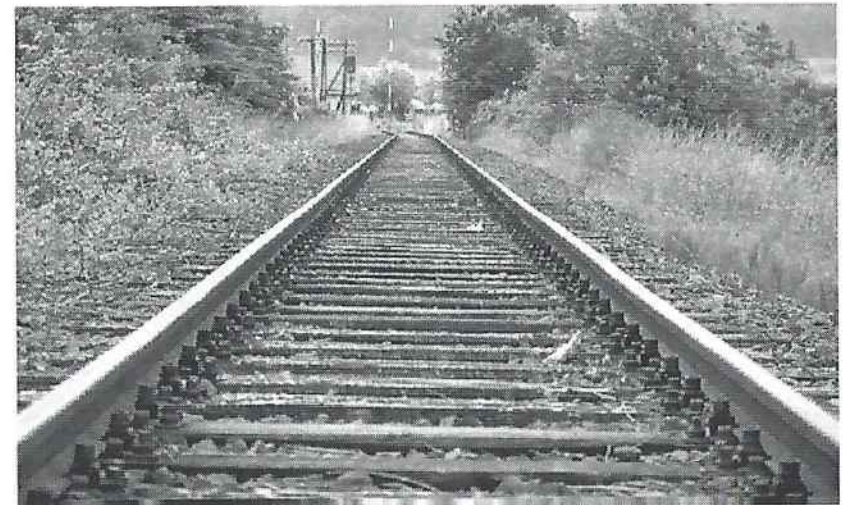
Parce que les premières lignes de chemin de fer furent construites par les mêmes ingénieurs qui avaient construit les tramways ; et que cet écartement était alors utilisé.

Pourquoi ont-ils utilisé cet écartement ?

Parce que les personnes qui construisaient les tramways étaient les mêmes qui construisaient les chariots et qu'ils ont utilisé les mêmes méthodes et les mêmes outils.

Pourquoi les chariots utilisent un tel écartement ?

Et bien, parce que partout en Europe et





en Angleterre, les routes avaient déjà des omières et un espacement différent aurait causé la rupture de l'essieu du chariot.

Pourquoi ces routes présentaient-elles des omières ainsi espacées ?

Parce qu'elles datent du temps des Romains et furent construites par l'empire romain pour accélérer le déploiement des légions romaines.

Pourquoi les Romains ont-ils retenu cette dimension ?

Parce que les premiers chariots étaient des chariots de guerre romains. Ces chariots étaient tirés par deux chevaux. Ces chevaux galopèrent côte à côte et devaient être suffisamment espacés pour ne pas se gêner. Afin d'assurer une meilleure stabilité du chariot, les roues ne devaient pas se trouver dans la continuité des empreintes de sabots laissées par les chevaux et ne pas se trouver trop espacées pour ne pas causer d'accident lors du croisement de deux chariots.

Nous avons donc maintenant la réponse à notre question d'origine :

L'espacement des rails US (4 pieds et 8 pouces et demi) s'explique parce que 2000 ans auparavant, sur un autre continent, les chariots romains étaient construits en fonction de la dimension du cul des chevaux de guerre.

Et maintenant, la cerise sur le gâteau, c'est une extension intéressante de cette histoire concernant l'espacement des rails

et l'arrière-train des chevaux. Quand nous regardons la navette spatiale américaine sur son pas de tir, nous pouvons remarquer les deux réservoirs additionnels attachés au réservoir principal. C'est la société THIOKOL qui fabrique ces réservoirs additionnels dans leur usine de l'UTAH. Les ingénieurs qui les ont conçus auraient bien aimé les faire un peu plus larges, mais ces réservoirs devaient être expédiés par train jusqu'au site de lancement. La ligne de chemin de fer entre l'usine et Cap Canaveral emprunte un tunnel sous des montagnes rocheuses. Les réservoirs additionnels devaient pouvoir passer sous ce tunnel. Le tunnel est légèrement plus large que la voie de chemin de fer et la voie de chemin de fer est à peu près aussi large que les arrière-trains de deux chevaux.

Conclusion : une contrainte de conception du moyen de transport le plus avancé au monde est la largeur d'un cul de cheval. Les spécifications et la bureaucratie vivront pour toujours. Aussi, la prochaine fois que vous avez des spécifications entre les mains et que vous vous demandez quel cul de cheval les a inventées, vous serez peut-être posé la bonne question. ■



## LES DÉJEUNERS MENSUELS

Bien que ce ne soit pas encore une tradition, tout porte à croire que c'est bien parti pour en devenir une. Le deuxième jeudi de chaque mois, hormis ceux des « vacances » (juin, juillet, août), les personnes retraitées du Cégep de Sainte-Foy se réunissent pour partager leur petit-déjeuner au **restaurant Pacini des Quatre-Bourgeois**. On commence à y arriver vers 8h15, 8h30. Dernièrement, Roland Legendre a décidé de faire un petit rappel à tous les branchés quelques jours avant la rencontre ; le résultat s'est aussitôt fait sentir sur le nombre accru de

personnes présentes au déjeuner mensuel. Entre 15 et 30 collègues, pas toujours les mêmes, (25 en mars, 18 en avril) ont le plaisir de casser la croûte ensemble. Vers 10h00, selon les occupations de chacun, on commence à se dire « À la prochaine » ; et tout cela se fait dans la bonne humeur, si on se fie au niveau sonore (rires) parfois atteint vers 9h30...

Au plaisir de vous y rencontrer, **le jeudi 11 septembre**, pour une première ou une nième fois !

## PARTY DE LA NON-RENTÉE

Le succès obtenu l'an dernier a incité votre Conseil à répéter cette rencontre propice aux retrouvailles, à la suite de la période d'été. La formule sera la même, mais et hot-dogs à volonté pour la modique somme de 4\$ ; bière à 2\$. Et, si vous en voulez, faites comme A... l'an dernier, « apportez votre vin ».

Quand ? **Le mercredi 3 septembre**, à partir de 11h.

Où ? Derrière la **Maison Paul-Bruneau**, 2400 Ch. Ste-Foy.

Pour savoir à qui faire **un rappel** vers la fin d'août ou début de septembre, laissez-nous votre souhait sur le répondeur au **659-1732** dès maintenant.





## ENTREVUE AVEC M. CYRILLE-A. DESHAIES

par Claude POULIN

Ceux et celles d'entre nous qui fréquentent les réunions de notre Association et qui ont eu le privilège de converser avec lui savent que notre collègue, Cyrille-Antonio Deshaies, est un personnage plutôt exceptionnel. Tout d'abord par son âge, car il aura bientôt 93 ans. Cet ex-religieux, membre de la communauté des Frères des Écoles Chrétiennes (FEC) et sa deuxième épouse, madame Gabrielle Doyon, forment un couple attachant et admirable. J'ai eu le privilège de converser avec eux et je crois qu'il y a sur la vie de cet homme de culture et d'engagement un chapitre d'histoire vivante à découvrir.

Monsieur Deshaies est de toute évidence doté d'une intelligence et d'une mémoire remarquables. Cette mémoire nous permet de découvrir un homme passionné qui, au cours de ces longues années, a cultivé une indépendance d'esprit et un sens de la liberté qu'il n'a pas perdus malgré les embûches de la vie. Cette mémoire aussi nous rappelle les repères historiques de cette institution à laquelle nous avons été professionnellement associés, l'Académie de Québec et le Cégep de Sainte-Foy. Aux plus vieux, elle rappelle aussi le Pavillon Montcalm et la communauté des Frères elle-même.

À la suite des entrevues qu'il m'a aim-



blement accordées, j'ai retenu les propos qui suivent, espérant par là vous faire découvrir la richesse de son expérience. Dans la première tranche de ce compte rendu, il sera question de son passé familial et de ses débuts en communauté. Dans les autres, nous nous pencherons sur son œuvre d'éducateur et sur les travaux qu'il poursuit depuis sa retraite.

### **Q. Monsieur Deshaies parlez-moi un peu de votre enfance.**

**R.** Je suis né en 1910 en milieu rural, à Saint-Wenceslas de Nicolet. J'étais le 3<sup>e</sup> enfant d'une famille rurale traditionnelle. Mon père était un cultivateur, travaillant dur pour satisfaire aux besoins de sa famille. Sur le plan matériel, nous vivions bien. Je n'ai pas souffert de la pauvreté. Ma mère était occupée à compléter les tâches de mon père en exécutant les travaux domestiques. Nous vivions en autarcie, la terre suffisant à assurer l'essentiel de nos besoins. Ma mère était préoccupée de notre instruction, sachant que c'était là un moyen de se sortir des difficultés de la vie. Elle fut particulièrement attentive à ma personne puisque j'étais né plutôt chétif. J'ai toujours été pâle et anémique, donc mal outillé physiquement pour poursuivre la tradition du travail agricole. Très jeune d'ailleurs, j'ai compris que je ne suivrais pas mon père et mes oncles dans ce métier de cultivateur.

J'étais par ailleurs un lecteur précoce. Alors que ma mère, mes sœurs et mes frères étaient au lit, je restais parfois assis à la table de cuisine lisant à la lueur d'une lampe au kérosène. S'éveillant, ma mère

insistait pour que j'aille dormir. Mises à part les revues de type agricole et les annales de la Bonne Sainte-Anne, je devais me ravitailler à une bibliothèque paroissiale comportant surtout des biographies de saints. De ces lectures, j'ai attrapé deux virus, deux impulsions allant dans le sens de mon rejet du milieu rural. J'allais m'instruire et devenir un saint. Bien évidemment pour s'instruire, il fallait les grandes écoles ; pour devenir un saint, c'était à voir avec le temps, mais sûrement pas à St-Wenceslas.

### **Q. Quel souvenir vous reste-t-il de l'influence de votre père et de votre mère sur votre éducation familiale ?**

**R.** En y pensant bien, je crois que je n'ai jamais eu la moindre tendresse pour mon père. Pas de ressentiment non plus ! Un homme parmi d'autres. Il était exigeant et autoritaire. C'est à peine si je l'ai admiré malgré son acharnement à essoucher, dérocher et, en général, à trimer d'un soleil à l'autre. J'ai fui et rejeté à peu près tout ce qu'il aimait. Ce rejet inconscient du PÈRE, je l'ai incontestablement transféré sur toute autorité mâle. Longtemps Dieu le Père m'a effrayé et j'ai compensé par une dévotion discrète mais sentie envers la MÈRE de Dieu.

Je n'ai jamais pu accepter l'arrogance subtile que dégageaient les propos de mon père. Ma mère, une personne douce, semble en avoir souffert. À mon avis, elle eût été sûrement plus épanouie avec un mari plus affectueux. Je me souviens que, dès l'âge de dix ans, je sentais un besoin con-



fus de compenser ce manque par des attentions aux tâches du ménage. Je trouvais des prétextes pour aider ma mère quand elle était seule, et alors seulement. C'était le moment des confidences et des projets d'avenir. Quand il était question de m'évader du milieu rural, ma mère était de connivence et je lui sentais une ferveur étonnante. Quand je lui ai parlé d'aller au collège, elle m'a regardé la larme à l'œil en me disant : « Pauvre enfant, ton père n'a pas les moyens de te faire instruire » ! J'ai regretté alors de l'avoir peinée ; mais son réalisme m'a aidé à trouver ma voie.

**Q. Vous avez donc fréquenté l'école du 8<sup>ième</sup> rang. Que reprenez-vous de cet épisode de votre jeunesse ?**

R. Mes toutes premières expériences scolaires ont été décevantes. Âgé de 5 ans, un certain printemps, en mai, j'insistai pour aller à l'école du rang, située tout à côté de chez nous. Mes parents y consentirent à une condition : pas question d'abandonner la classe avant la fin de l'année scolaire, soit un gros mois plus tard. Mademoiselle Thibodeau avait déjà plus que son lot dans cette école à divisions multiples. J'ai donc séché, seul dans le premier banc double, avec en mains le syllabaire de ma sœur aînée. Je n'ai pas épilé et syllabé, mais j'ai appris à lire globalement : CHAT, CHIEN, TABLE et SOFA.

J'ai complété la 6<sup>ième</sup> année dans cette école du 8<sup>ième</sup> rang. De la demi-douzaine d'institutrices que j'ai eues, une seule m'a vraiment marqué. Rita Fréchette, dont je me souviens, était exceptionnelle. C'est

d'elle que j'ai attrapé le goût de l'analyse logique et grammaticale.

Après ma 6<sup>ième</sup> année, à l'automne 1923, nous avons eu une institutrice débutante de 16 ou 17 ans, une demoiselle Tétrault, qui n'avait aucun contrôle disciplinaire. Ce fut la pagaille. En janvier 1924, mes parents ont accepté que j'abandonne cette école, puisque par ailleurs je devais entrer au Juvénat des Frères à Limoilou en mars. Durant les mois de janvier et février, je suis allé bûcher avec mon père. Il me disait : « Tu as treize ans ; moi à 12 ans, j'ai bûché dans un chantier de Ste-Marie de Blanford ». Cette expérience de travailler et de suivre les enseignements de mon père nous a alors rapprochés. Il était visiblement heureux de me montrer à travailler et moi, j'étais content de le voir heureux.

**Q. Alors vous répondez ensuite avec grand enthousiasme à l'appel du frère Rufus, recruteur des FEC ?**

R. Oui. Mon départ pour le Juvénat des FEC de Limoilou fut décidé et fixé au calendrier pour le 13 mars 1924. Je résume mon idéal d'alors, c'est-à-dire l'idée que je me faisais de cette vocation, en m'inspirant du prophète (*Daniel, XII, 3*) :

« Les savants resplendiront comme la splendeur du firmament et ceux qui ont enseigné la justice à un grand nombre brilleront comme les étoiles pour toute l'éternité ».

Une fois sur place, au Juvénat, j'ai dû faire face à un nouveau défi. J'ai senti que

l'école du rang m'avait mal préparé à affronter ce nouvel univers. Des hommes, que l'on appelait Frères, remplaçaient les maîtresses d'école. Il y avait aussi une différence marquée mais tacite entre les « ruraux » et les « urbains » d'origine. Cependant l'adaptation fut courte, car j'ai noté plus tard que « Petit train va loin ».

**Q. Comment vous sentez-vous dans ce milieu fermé, où la rigueur de la discipline et le règlement devaient être plutôt sévères ?**

R. Au début, ça a été assez dur à certains égards. Ce qui me répugnait le plus dans ce milieu, c'était le règlement, qui parfois peut paraître étrange, comme, par exemple, l'interdiction de boire de l'eau du robinet sans permission, le silence et les rangs par ordre de grandeur à longueur de journée, sauf durant les récréations. Notre horaire était minuté de 6h du matin à 8h du soir, non seulement pour les classes et les prières communes, mais les récréations, prédéterminées tant pour le jeu que pour les compagnons regroupés en équipes de 7 ou 8, avec un chef et un sous-chef. Je me souviens, comme d'un événement, de la fois qu'on nous a annoncé, un certain jeudi : « Cet après-midi, jeux libres » ! On m'a une fois reproché de rester seul à la fenêtre à regarder les Laurentides toutes bleues.

**Q. Dans ce Juvénat (ou Petit noviciat) vous étiez pensionnaire, donc coupé totalement de votre famille ?**

R. Oui, je souligne ici que ces institu-

tions pour écoliers de niveau secondaire visaient à pallier le manque presque général d'écoles secondaires dans les paroisses rurales. Ainsi, au moins la moitié des novices de ma promotion était d'origine rurale et avait complété sa scolarité secondaire au Petit noviciat. L'œuvre des Frères visait donc deux objectifs, le recrutement et aussi l'instruction dans les milieux ruraux. Quant à ma famille, on me visitait peu souvent. Ma mère m'écrivait à chaque mois.

**Q. La dimension religieuse dans ce choix, comment l'avez-vous vécue au départ ?**

R. Le Directeur, un homme d'une grande bonté, autoritaire mais respectueux de notre personne venait à la prière du matin nous servir une réflexion nourrie d'Évangile. Enthousiaste, jamais sentimental, il savait stimuler notre foi. Le fait d'être enfermé avec des gars, l'étroitesse du voisinage qui pouvait exister au quotidien était pour moi au début un peu gênant. J'ai connu dans les premiers mois une crise de scrupule...

**Q. À cet égard avez-vous connu des situations malheureuses d'abus d'autorité allant jusqu'aux abus sexuels ?**

R. Non. Nous étions bien prévenus par des exposés doctrinaux à base de textes d'Évangile... de ce côté-là, je n'ai pas connu de problèmes graves sinon des incidents sans importance.

**Q. Et sur le plan scolaire, vous qui étiez curieux, avide de con-**



## naissances aviez-vous dans ce Juvénat de quoi satisfaire vos appétits ?

R. J'étais aux anges avec deux professeurs pour une même classe. Des leçons méticuleusement préparées. Du grand luxe ! Je suivais avec attention les leçons, mais j'étudiais peu durant les temps libres, préférant la lecture ou le dessin. Je n'ai jamais été du genre premier de classe. Un jour, un Frère titulaire de classe me fit en public ce reproche que je pris pour un compliment : « Avec plus d'application, Antonio DESHAIES pourrait facilement être premier ». Certains diront que j'avais déjà l'esprit tordu. Mon plus grand intérêt était la lecture. Je l'ai déjà dit, j'ai toujours été un grand lecteur. Il n'y avait pas

de bibliothèque fermée à clé au Juvénat. Les journaux toutefois nous étaient interdits.

Une anecdote pour montrer comme j'étais dévoué, obéissant mais naïf. Un Frère originaire de Trois-Rivières m'avait demandé de lui découper des images dans *LE NOUVELLISTE*, ce que je faisais sans les regarder. Je ne me rendais pas compte que c'étaient des images « indécentes » selon les critères de l'époque. Je fus accusé chez le F. Directeur alors que par scrupule, je n'avais même pas osé regarder ces images. Sans blâmer expressément mon accusateur, le F. Directeur, l'air pensif, me renvoya sans commentaire.

Suite au prochain numéro... ■

## LES ÉNIGMES DE GILLES

par Gilles OUELLET

Vous vous rappelez peut-être les énigmes que je proposais dans la chronique « Le coins des matheux » publiée dans le *Leb*. Quelques personnes m'ont rappelé ces bons souvenirs et m'ont même suggéré de poursuivre en écrivant dans le *Carrefour*. Après une assez longue hésitation, j'ai accepté de reprendre la formule sous un nouveau titre, « Les Énigmes de Gilles ». Il faut continuer de s'amuser si on veut rester jeune ! Ainsi, à chaque parution du *Carrefour*, je vous propose un problème qui demande un peu de réflexion et peut-être un peu de calcul. Voici donc une première énigme dont vous trouverez sans

doute la solution avec un petit effort. Puisque je donnerai la solution dans le prochain numéro de *Carrefour*, vous disposerez d'un certain temps pour vous amuser.

### Énigme 1.

Depuis que je suis à la retraite, je dispose de tout mon temps. Cela m'a permis, entre autres choses, de m'intéresser à la généalogie. En remontant le temps pour retrouver mes ancêtres, j'ai notamment appris que ma grand-mère maternelle, Alexina, est née le 15 avril 1889. Quel jour de semaine était-ce ?

À la prochaine. ■

## MES KILDIRS

par Fernand VILLEMURE

Depuis quelques années des merlebleus (merle-bleu de l'Est, *sialia sialis*) viennent comme nous passer l'été à Saint-Jean-des-Piles. Je leur ai installé, tout exprès pour eux, une petite auberge en pin juchée presque au bout d'un poteau, lui aussi planté tout exprès. À vraiment parler, j'ai installé deux auberges ; l'autre est en cèdre et elle aussi juchée presque au bout d'un poteau planté au sommet de la remise, à environ 20m de l'autre. Car parfois, selon leur temps d'arrivée, des hirondelles bicolores se logent chez eux, c'est-à-dire dans un nichoir prévu pour les merlebleus. Comme les bicolores ne tolèrent aucun autre couple de bicolores dans un voisinage de 100m environ, si on installe un deuxième nichoir plus près on peut être plus certain qu'il en restera un pour les merlebleus. Ma compagne et moi, nous adorons ces oiseaux, non seulement parce qu'ils sont magnifiques, une vraie grâce de la nature, mais surtout parce qu'ils sont des jardiniers les meilleurs alliés insecticides, véritables partenaires de culture. Plus petit et plus discret que le merle d'Amérique, le merlebleu en conserve l'allure générale ainsi que la couleur rousse de la poitrine ; et c'est du bleu extraordinaire de tout son dos qu'il tient son nom. Comparé à son « frère » d'Amérique, il est plus délicat, moins agressif et territorialement plus tolérant.

Vers la mi-mai, tout occupé à observer les manèges d'apprivoisement et de voisinage entre les hirondelles bicolores et les merlebleus, qui eux, étaient occupés à préparer l'arrivée de leurs oisillons, je n'ai pas porté attention aux allées et venues sporadiques d'un couple de pluviers kildirs dans les parages. Les pluviers kildirs sont de beaux grands oiseaux qu'on observe habituellement près des terres humides, rarement dans les champs. Or, fait nouveau cette année dans le champ voisin, plusieurs tas de terre fraîchement dégelée recouvrent partiellement des racines, des branches, des pierres et probablement aussi des myriades de bestioles appétissantes pour prédateurs avertis. Les pluviers, en consommateurs économes, ont décidé



d'installer leur foyer tout près du centre d'alimentation, c'est-à-dire en plein milieu de mon entrée de voiture. Économes aussi sur les matériaux de construction du nid, ils ont pratiqué sur la surface de gravier du « driveway » une simple petite dépression pour y déposer leurs œufs, qui



ressemblent à s'y méprendre aux cailloux des environs.

D'ailleurs j'aurais pu en toute innocence passer dessus avec ma voiture, mais, beau paradoxe, la bête volant m'en détourner, m'a signalé non seulement la présence mais l'emplacement de son nid. Comment a-t-elle fait ça ? Comme c'est écrit dans le livre. En piaillant avec une telle force que personne ne peut rester sourd ; alors on la regarde se morfondre là, par terre, se traînant difficilement, une aile étendue, comme brisée, avec les apparences d'un oiseau blessé. Attendri, on veut s'approcher, mais elle s'éloigne. Compatissant, on poursuit, mais elle continue son manège. Malheureux, on revient sur ses pas ; surprise, elle se déplace pour attirer l'attention ailleurs. Bien sûr, d'un ailleurs à l'autre on finit par découvrir le centre d'intérêt, le nid. Aussitôt vu, aussitôt protégé. N'écouter que mon cœur de grand-père je tends une corde en travers de l'entrée d'auto pour éviter l'accident fatal facile à imaginer. Et là commence mon observation minutieuse... Six semaines que ça va durer !

D'abord garni de deux œufs après quelques jours, le nid devient comble avec deux autres une dizaine de jours plus tard. Chaque matin je vais vérifier le contenu, car je me méfie des prédateurs possibles telles les corneilles, les moufettes, ou ces habiles bandits masqués, les rats laveurs. Toujours surpris qu'un butin si facile d'accès ne soit pas chapardé. Il est vrai que les parents alternent leur tour de

garde-couvaion avec régularité, me semble-t-il. Vrai aussi qu'ils n'ont pas loin à « courir » pour s'alimenter. Cependant tout n'est pas parfait en ce bas monde. L'été dernier il a fait chaud pas ordinaire dans ce beau coin de pays. Le soleil a tapé dru plusieurs jours de suite. Les parents ont eu beau alterner leur présence sur le nid, ils durent voler plus loin pour se sustenter et parfois laisser ce dernier exposé aux rayons meurtriers. Mais vers le début de juillet, très tôt un matin comme les autres, i.e. beau et chaud, je me réveille aux cris maintenant bien connus des kildirs. Comme c'est une heure où les corneilles s'activent en quête de leur petit déjeuner, je me dis que les kildirs doivent être en train de défendre leurs petits œufs pour éviter qu'ils finissent sur le plat, comme on pourrait dire.

Surprise ! Agréable ! J'aperçois par la fenêtre deux petits kildirs qui couraient partout d'un côté et de l'autre du nid, poursuivis par des parents qui veulent probablement les retenir de s'éloigner, car leur tâche de couvaion n'est pas terminée. Il reste deux autres œufs dans le nid. Je me prends alors à imaginer les parents qui vont ce samedi matin magasiner avec un de leurs deux hyperactifs, âgé de quatre ans, inquiets d'avoir laissé l'autre, âgé de six ans, à la maison avec le plus raisonnable, âgé de 10 ans. Quel stress pour une journée de repos ! Tout grand-père que je sois, je vois bien que je ne peux pas les aider. Les petits couraient vite, un peu à la « road runner » ; mais ils ne pourront voler que dans une vingtaine de jours

seulement. Entre temps, même s'ils peuvent déjà courir leur pitance, à cause de la grande sécheresse des environs, les petits sont plus dépendants des parents pour s'alimenter.

À partir de ce moment, j'ai été témoin d'une espèce de drame. Les parents kildirs, partagés entre deux besoins vitaux, soit continuer de couvrir les deux petits en devenir, soit quérir de plus en plus loin la nourriture humide des petits encore incapables de voler, n'avaient pas le choix, comme souvent à tort les gens disent. La nature, elle, a fait son choix. Les deux petits œufs ont littéralement cuit à l'énergie solaire et les deux petits précoces, suffisamment alimentés par les parents, ont pu développer leurs forces pour voler. Dernières observations, durant quelques jours suivant la disparition des œufs, finalement enlevés par quelque prédateur inconnu, les parents kildirs sont revenus trois ou quatre fois visiter le nid et ses environs, comme pour vérifier si... Mais cet été, le compte est demeuré deux sur quatre !

Heureusement la saison n'est pas finie et nos aimables merlebleus vont nous faire la plus agréable des surprises, une deuxième couvée au cours du même été. Les petits de la première voltigent dans les sections du jardin où la verdure abrite quelques succulents insectes et, déjà aussi gros sinon aussi habiles que leurs parents, ils contribuent à nourrir la « maisonnée ». En effet, les petits de la première couvée vont « aider » leurs parents durant



la période de la deuxième couvée en surveillant et défendant les abords du nichoir et ensuite en rapportant à leurs « frères » nouvellement éclos les produits de leur chasse. Ces merveilleux merlebleus, non seulement sont-ils très beaux, non seulement sont-ils fort utiles aux jardiniers, mais encore sont-ils très capables au nid... Je les adore ! ■





## SOUVENIRS DE VOYAGE (11) AH ! COMME MA CAVE EST PROFONDE ! (SUITE)

par Jean-Marc OUELLET

En ce mercredi 22 avril 1970, ma mère qui avait accepté mon invitation de venir nous voir au Cameroun vivait des émotions intenses comme en témoigne son carnet de notes. Avant de quitter Saint-Raymond, elle avait dit à ses sœurs et à ses amies qu'elle « partait chercher sa brue enceinte missionnaire en Afrique ». C'était l'idée qu'elle se faisait de notre travail de coopérant pour l'Agence canadienne de développement international.

Après un premier arrêt à Penja chez les Sœurs canadiennes de la Miséricorde et un deuxième au juvénat des Frères des Écoles Chrétiennes de Bafang, elle n'était pas loin de croire que notre présence en Afrique s'apparentait vraiment à un tra-



vail de missionnaire. Puis, nous sommes repartis pour Bafoussam, notre ville de résidence depuis trois ans. Pour y arriver, nous devions prendre une route en lacet dans le col de Bathié. Celui-ci s'élève au-dessus de la forêt tropicale et nous donne

une vue grandiose des paysages environnants. Ma mère ne faisait que commencer à découvrir ce monde nouveau pour elle.

Arrivés à destination une heure plus tard, la nuit était déjà tombée. Il était vers 07h00 du soir. Comme le Cameroun est un pays qui n'est pas très élevé au-dessus de l'équateur, la durée du jour est presque égale à la durée de la nuit. C'est une réalité qui m'avait frappé lors de notre première année là-bas : faisant partie de l'hémisphère nord de la planète, la tombée du jour variait au long de l'année entre 5h00 et 6h30.

Sur le pas de la porte, notre boy nous attendait avec sa veste blanche qu'il était fier de porter pour l'arrivée de cette grande visite, la maman de son patron. Il avait décoré la maison et placé des fleurs partout. Des amis étaient là à nous attendre. Dans ses notes, on retrouve les noms de Jean-Paul Njoya et de Claude-Guy Pilon, tous deux enseignaient au Lycée et avaient tenu à être à notre arrivée. Les dix jours qui ont suivi ont déboulé comme une cascade. Nos amis Africains, Belges, Canadiens, Colombiens et Français tenaient tous à nous recevoir. Pas un soir nous ne sommes restés à la maison : apéro chez les uns, souper chez les autres... Ma mère n'en revenait pas de cette fraternité où elle a été confrontée aux cultures les plus diverses avec lesquelles elle n'était pas familière.

Quand nous avons été reçus à Fouban, une ville voisine, capitale du pays Bamoun, par le père Deroff, un missionnaire français, ça pouvait toujours aller... Mais quand le Pasteur protestant, un Camerounais, est venu à la maison lui porter un cadeau et lui souhaiter la bienvenue dans son pays, elle ne comprenait plus... Puis le jour où nous avons visité la Chefferie de Batoufam et que le Chef, apprenant qu'elle était mère de jumeaux, lui a rendu hommage et lui a fait cadeau d'un antique tabouret de grande valeur sculpté à même une bûche massive d'un arbre tropical, elle ne comprenait plus... jusqu'à ce qu'une amie française lui explique que « les mères de jumeaux sont reconnues dans diverses cultures comme détentrices de pouvoirs spéciaux accordés par les Dieux »... Enfin, moi, j'ai appris quelque part que chez les Mayas les jumeaux sont des Dieux, mais je ne suis pas encore allé au Mexique.

Le mercredi 29 avril, c'était jour d'élection au Québec. Comme ma mère qui n'avait pas voté avant son départ était anxieuse de connaître les résultats, nous nous sommes branchés sur Radio Canada International que nous pouvions capter, entre autres, à 09h00 tous les matins. Voici les résultats que ma mère a notés dans son carnet et que je ne commenterai pas :

	% du vote	Députés
Libéraux	44 %	71
Union Nationale	20 %	16
Créditistes	11 %	13
Parti Québécois	20 %	7

Au décès de mon père, les professeurs camerounais du Collège avaient écrit une lettre très touchante à ma famille. Maintenant que ma mère était là, il m'est apparu normal de les inviter en son nom.

Quelques jours après son arrivée, nous les avons tous reçus à la maison. Ils étaient une quinzaine. J'avais déjà assisté à des funérailles locales où chacun, lorsqu'il a quelque chose à rappeler en rapport avec le défunt, se lance dans un discours où il exprime toutes les émotions qui l'habitent. Assis dans mon salon, nous parlions de la vie au Collège, des défis de l'enseignement et de la formation, lorsque l'un d'eux s'est levé et s'est adressé ainsi à ma mère : « Chère maman, lorsque nous avons appris le décès de notre père... » Selon la coutume locale, me considérant comme l'un des leurs, ils s'identifiaient comme mes frères et tenaient un discours qui était si chargé d'émotions que ma mère éclata en sanglots incontrôlables... Mal à l'aise, mon collègue voulait finir, mais ses voisins tiraient sur sa veste pour l'arrêter quand l'un d'eux s'est levé, a interrompu la scène et a dit : « Madame, ce que nous voulons vous dire, c'est que votre fils est notre frère... »

Le lendemain, nous devions partir pour Douala, la ville aéroportuaire, car le retour au pays était prévu pour le dimanche 3 mai. Comme mon épouse devait accoucher en juillet et que cette échéance tombait au milieu de nos vacances, nous avons décidé que son retour au pays était la solution la plus adaptée dans les circonstances. D'où cette invitation à ma



mère et les préparatifs que nous avons faits. Cependant, ce jeudi soir-là, la famille Génard tenait à tout prix à nous recevoir à dîner. Quant à moi, je tenais ferme à passer cette dernière soirée à la maison avant le départ de mon épouse de sorte que, malgré l'insistance de Claude et Denise, nous avons tenu bon et les avons plutôt convaincus de venir prendre l'apéro avec nous.

Le dimanche suivant, vers la fin de l'avant-midi, je faisais mes adieux à ma femme, à ma mère et à ma sœur qui ont pris le vol U.T.A. 1782 pour Paris d'où le lendemain, elles devaient repartir pour le pays natal. De la salle d'attente de l'aéroport, j'ai bien vu qu'une ambulance s'est approchée de l'appareil et que des brancardiers sont montés à bord avec une civière. Mais mon attention était plutôt retenue par le fait qu'un autre passager qui attendait dans la même salle que nous avait un air de quelqu'un que ma mère a vite reconnu : le Cardinal Léger était là. Toutefois, il ne s'est pas embarqué avec elles, il venait juste assister au départ de l'un de ses collaborateurs.

Quand l'appareil a pris son envol, j'ai regardé le ciel pendant un bon moment avant de retourner à ma voiture et de reprendre la route de Bafoussam. Mon cœur était triste. Je souhaitais que tout se passe bien, je m'efforçais à n'avoir que des pensées positives et je souhaitais que le temps ne soit pas trop long avant de rentrer à mon tour pour assister à la naissance de notre enfant.

Je ne pouvais pas me douter encore comment sa présence parmi nous allait changer notre vie, allait créer un contact privilégié avec l'Afrique, allait devenir une aventure exceptionnelle de fraternité entre les peuples. Mais cela est une autre histoire que je raconterai peut-être bientôt même si plusieurs autour de nous en connaissent déjà les principaux éléments.

De retour à Bafoussam, ce dimanche 3 mai 1970, j'appris par mes amis que Claude Génard qui avait pris avec nous le dernier apéro du jeudi soir avait eu un terrible accident de voiture, que son compagnon de route était décédé et qu'il avait lui-même été rapatrié sanitaire sur Paris.



Mais cela est aussi une autre histoire que j'ai racontée dans mon Livre intitulé : « Claude Génard, Électricien sans frontières... » et dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque du Cégep. ■



## FRATERNITÉ

par Geneviève SOLASSE

Les événements actuels me ramènent en esprit à janvier 1991, moment où commença l'opération « Tempête du désert ». Je me trouvais en Égypte, où je m'étais rendue à l'invitation de mon frère, installé au Caire pour y travailler avec le ministère local de l'Éducation dans le cadre d'une mission de deux ans chapeautée par l'université Harvard. Ignorant alors qu'il passerait bientôt tous ses hivers sous ce climat, il avait insisté pour que je profite de la fin présumée de son séjour, en dépit du fait que les voyageurs devant se rendre dans la région renonçaient massivement à leurs projets. Air France, dernière compagnie étrangère à annuler ses vols, réussit à m'amener de Paris au Caire le 9 janvier, mais se débarrassa de moi pour le retour 10 jours plus tard. Un laps de temps aussi court permet un faible aperçu des trésors innombrables que compte (si l'on peut dire) le pays. D'autres ont parlé et parleront bien mieux que moi des témoignages fascinants laissés par les morts. De rencontres avec les vivants, si fugitives qu'elles aient pu être, je garde un souvenir précis et forcément plus personnel.

Le 15 janvier, après la classique croisière entre Assouan et Louksor, suivie de visites dans la capitale en compagnie de mon hôte, je n'ai pas encore vu de près les Pyramides, et le temps passe... Le 16, donc, direction Ghiseh, même si mon frère, obligé de participer à une réunion de tra-

vail, ne peut m'accompagner. « Pas de problème, me dit cet économiste distingué, je te dépose et tu rentres en taxi. Tu ne risques pas de te faire arnaquer si tu prends la précaution de convenir à l'avance d'un prix fixe pour la course (les compteurs sont inexistantes ou inopérants). Il faudra marchander, c'est l'usage : si tu ne joues pas le jeu, tu déçois et même tu offenses ton interlocuteur. Mais une fois que vous serez d'accord, le chauffeur tiendra parole. N'accepte pas de payer plus de 12 livres (ou était-ce 20 ?) »

Laissée à moi-même, je fis consciencieusement le tour des Pyramides, armée de mon Guide bleu, sur un plateau à peine animé par quelques familles égyptiennes ou groupes d'écoliers. Seule « Visage pâle » ou presque, j'eus droit à la sollicitude pressante des conducteurs de dromadaires en mal de clients et en désespoir de cause. Alors que je me dirigeais vers le Sphinx en passant au milieu d'un désert apparent, un petit mendiant en djellaba rouge surgit de nulle part s'accrocha à moi, jusqu'au moment où un malabar en civil lui intima d'un air féroce l'ordre de disparaître. Ce qu'il fit instantanément, à ma grande surprise. Sans doute se tenait-il dans les galeries creusées pour exhumers les tombes des ouvriers des Pyramides, puisqu'un panneau plus loin évoquait ces fouilles.

Au-delà du Sphinx, station de taxis. Alors que j'approche du groupe des chauff-



feurs, un moustachu dans la cinquantaine se détache et me prend en charge après une négociation que j'abrège : le prix convenu ne dépasse guère la limite prescrite par mon économiste de frère. Le chauffeur me fait asseoir à l'avant, ce qui m'étonne un peu. Il se révèle aussitôt bavard, voulant savoir les raisons de ma présence hic et nunc et seule. Je satisfais volontiers sa curiosité, assez soulagée de pouvoir préciser que mon frère m'attend. Il se plaint de la dureté des temps, victime comme beaucoup de ses compatriotes de la désertion des touristes. Nous nous comprenons bien dans notre anglais respectif et rudimentaire (le mien, livresque et excessivement rouillé, le sien appris ailleurs qu'à l'école assurément). Au fait, qui a dit qu'il faut prononcer l'anglais avec l'accent britannique ou pire, américain ?

Mon chauffeur ne tarda pas à me suggérer un détour pour me montrer un endroit où je trouverais des reproductions de papyrus superbes à un prix dérisoire.

- Pas le temps, répondis-je, mon frère m'attend.

- Mais ça ne vous retardera presque pas. Promis.

Devant son insistance, j'arguai que mon hôte serait inquiet et fâché, et même je forçai sur l'obligation de respecter son autorité en précisant qu'il s'agissait d'un frère **ainé**. Ce faisant, je demandais pardon intérieurement aux mânes des martyres du féminisme (que je vénère).

Peu après, mon chauffeur s'arrêta à une autre station de taxis et descendit en

s'excusant : ce ne serait pas long. Je le vis et l'entendis discuter avec un groupe d'hommes, probablement des confrères. Il me sembla même assister à une dispute. Mais le ton monte vite, sous ces latitudes. Soudain, il ouvre la porte arrière pour un enfant de 9 ou 10 ans, qui s'installe. Le petit a l'air morose et répond à mes sourires engageants par des regards plutôt hostiles. L'homme redémarre et m'explique qu'il s'agit de son fils, que l'enfant est malade, un mal de ventre qu'on ne peut soigner car le médecin ou l'hôpital coûtent trop cher. Silence navré...

Un peu plus tard cependant, il me proposa avec bonne humeur de m'emmener le lendemain en excursion à la pyramide de Sakkara, dont il me vanta les beautés. J'opposai un nouveau refus. Pour me convaincre, il sortit son « livre d'or », un cahier d'écolier rempli d'appréciations, du style « Ahmed est un mec sympa ; l'excursion était super ! », signées Jojo et Mimi, ou Nancy et Bill en anglais, et l'équivalent en allemand, japonais, turc, etc... autant que je pouvais en juger.

« Impossible d'y aller, lui assurai-je : nous partons demain matin, mon frère et moi, pour les bords de la Mer Rouge\* et nous y resterons jusqu'au 18. »

Non dépourvu de bon sens, mon chauffeur me fit remarquer que c'était une idée étrange d'aller se promener à cet endroit compte tenu de l'imminence de la guerre. Je répondis par le geste de soumission à la fatalité qui me paraissait correspondre à la situation ainsi qu'à la couleur locale. Comme il insistait toujours, j'invoquai de

nouveau la volonté fraternelle et il sembla trouver que ce frère était décidément bien contrariant. Soudain, une inspiration le traversa : « Mais, si vous venez avec moi, je serai un frère pour vous, moi aussi ! » Je n'en doutais pas, dis-je, mais...

Alors il me parla de ses enfants à charge, au nombre de huit. En prononçant ce chiffre, il me regarda comme s'il s'attendait à un commentaire, voire un conseil... Évidemment je m'en gardai bien. Il précisa que c'était fini, que désormais il n'en aurait plus d'autre. Nouveau clin d'œil, nouvelle attente, « Mmmm... » fis-je d'un air et d'un ton aussi neutres que possible. Alors il sortit une grande photo le représentant au milieu de ses huit enfants, avec sa femme et sa vieille mère,

tous raides et dignes, alignés comme à la parade. Congratulations polies de ma part...

Ce fut le signal d'un nouveau et pire déluge de plaintes. Comment nourrir, vêtir, soigner, instruire tant de monde avec si peu d'argent ? Comme la vie était difficile ! Et le petit malade, et les aînés sans travail ! ... Quand nous arrivâmes enfin au pied de l'immeuble de Grand Frère, j'étais si accablée, si rongée de culpabilité que je payai deux fois la somme convenue, pressée de fuir l'enfant triste et l'homme, volubile encore dans ses remerciements : « You're a sister for me ! » furent ses dernières paroles. ■

\* Destination : le golfe d'Akaba, au-delà du Sinaï, près d'Éilat à la pointe sud d'Israël et face à l'Arabie saoudite.

## ANNONCES ET RAPPELS

par Fernand VILLEMURE

### CARREFOUR

A- La date de tombée du prochain numéro, **Carrefour N° 19**, est fixée au 20 septembre 2003.

B- Afin de nourrir ce numéro, les lignes de *Carrefour* vous sont ouvertes pour partager des souvenirs, des anecdotes de carrière, des récits de voyage, des comptes rendus et réflexions à la suite de vos lectures, ou pour lancer des interrogations, des défis, des rumeurs... Contactez le responsable de Carrefour, Fernand Villemure, au tél. 658-1689 ou par courriel à [fervil@globetrotter.net](mailto:fervil@globetrotter.net)

### CONFÉRENCE

Conférence et projection de diapositives sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande par Pierre Cochaux et Louis Deschambault cet automne. Cela vous intéresse ? Laissez-en une note avec vos coordonnées sur notre répondeur au 659-1732. On pourra ainsi vous aviser et préciser date et lieu de cette activité.

### SITE WEB

Nous désirons rappeler que, grâce aux « connections » de Jacques Courchesne, l'Association des Personnes retraitées du Cégep possède maintenant son site WEB,



que vous pouvez consulter à <http://ici.cegep-ste-foy.qc.ca>

#### LA FOIRE DU LIVRE

La foire du livre (la nôtre) s'en vient cet automne 2003, année impaire. Voilà une belle occasion de faire du bien. D'abord à soi, en libérant ses tablettes des « lus ou à lire » oubliés, que l'on peut donner à vendre. Pour cela, on les apporte au Cégep et les dépose dans la boîte prévue à cet effet à l'entrée du Centre des médias ; ou, s'il y en a une caisse ou plus, on appelle le responsable, **André Paquet, au 652-8726**, qui ira les chercher. On fait du bien ensuite aux étudiants (ou collègues collectionneurs), qui peuvent se les procurer à moindres coûts et ainsi redonner vie à ces corps « morts ». Les fonds recueillis au cours de cette foire, où s'activent de nombreux retraités bénévoles, reviennent à des étudiants sous forme de dons divers.

#### DIRECTEUR GÉNÉRAL

Dans une lettre, qu'il adressait au Président du Conseil d'administration du Cégep au début du mois de mars, monsieur Jacques Désilets, actuel DG du Collège, annonçait son intention de « quitter la direction générale ... à la fin de la présente année scolaire ».

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Les membres de votre **Conseil d'administration 2002-3** et leurs coordonnées :

Le président, Louis Deschambault, au 653-4207, ou [ldchambo@mediom.qc.ca](mailto:ldchambo@mediom.qc.ca)

Le vice-président, Bill Donnelly, au 656-0421, ou [bill-ann@sympatico.ca](mailto:bill-ann@sympatico.ca)

La secrétaire, Lysiane Arson

Le trésorier, Rodrigue Gagnon, au 651-3409, ou [jorod@sympatico.ca](mailto:jorod@sympatico.ca)

La conseillère, Alberte Arsenault, au 653-6466, ou [pichet@videotron.ca](mailto:pichet@videotron.ca)

Le conseiller, Fernand Villemure, au 658-1689, ou [fervil@globetrotter.net](mailto:fervil@globetrotter.net)

Roland Legendre, au 653-7470, ou

#### TAÏ JI ET QI GONG

Atelier hebdomadaire d'exercices internes

Nouvellement retraité et souhaitant conserver la forme, **Camyl Boulé** offre aux retraités qui veulent améliorer leur(s) santé(s), des ateliers de santé préventive. Avec l'aide de Pierrette Hotton, une compagne adepte comme lui d'arts martiaux internes, Camyl propose une rencontre d'une heure, entre 10h et 11h, durant 8 semaines consécutives à partir du 21 mai, en petit groupe mixte, qui se réunira au 263 Des Cascades à Loretteville.

Pour information et inscription, (418) **845-4093**.